

LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTASISTE ET HUMORISTIQUE

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :

AYMÉ DELYON

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

95, RUE MOLIERE, 95

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr. ; — 6 mois, 4 fr. ; — Trois mois, 2 fr. 50

Départements : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction M. J.-J. GOUDET, fabricant d'enseignes, 9, rue Constantine, reçoit nos correspondances.

SOMMAIRE

Avis aux Littérateurs. — Zig-Zag universel, Erual. — La Vénus endormie. Henri Girard — Etudes littéraires, Louis de la Vallée. — Un ami véritable, Guillaume Magnin. — Les Théâtres, Jules de Marthold. — Poésie, A. d'Atravel. — Chose triste ! Raoul Huberty. — Celles qui osent. — Les Violettes, Loulou. — Jeux d'esprit. — Téléphone, A. Delyon

AVIS AUX LITTÉRATEURS

On insère toutes pièces bien faites, ni religieuses ni politiques ; les collaborateurs reçoivent deux numéros où ils sont imprimés. Les non-abonnés paieront 5 cent. la ligne de vers ; pour la prose, ligne de cahier scolaire ordinaire, les abonnés paieront 5 cent. les deux lignes. Le Zig-Zag et la Mariéuse se trouvent entr'autres au kiosque de la Ficelle et angle de la rue Laurentin et du quai de la Charité :

Zig-Zag universel

Légion d'honneur. — Nous sommes heureux d'apprendre que M. Danguin, professeur de gravure et de dessin à l'École des Beaux-Arts de Lyon, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Cette distinction lui a été décernée au moment même où un élève des classes de dessin et de gravure venait de se signaler par des concours absolument hors ligne et d'obtenir le prix de Paris.

— Voici les brumes de novembre, ne parlons donc que pour mémoire des excursions au mont Blanc, excursions dépassant celles de l'an dernier puisqu'on parle de quarante-six. Une des mieux réussies a été celle de Mme C. Anino, épouse du consul d'Espagne à Patras. Cette dame était accompagnée de Mlle Gérard et de trois guides.

— Combien, depuis une centaine d'années, n'y a-t-il pas échos de fils de Louis XVI, avec peu ou prou de divagations miraculeuses pour chaque susdit, lorsque, les faits en main, nous savons que le réel, unique dauphin, périt tristement dans le bouge du cordonnier Simon. Eh bien, voici qu'un nommé John William, se prétendant petit-fils de Louis XVI, et par conséquent dauphin de France, vient de mourir au Wisconsin.

Y en a-t-il encore ?...

— L'auteur de la *Muette* était, en outre, membre de l'Académie des Beaux-Arts. Son buste, en marbre blanc, œuvre remarquable due à Mlle Anna Latry, vient d'être livré à l'Institut. Une femme maniant le ciseau est assez rare ; depuis la princesse Marie, sœur du duc d'Orléans, on en avait guère parlé en France. Mlle Anna Latry est élève de Mme de Cool et de M. Doublemard. Aubert est frappant de ressemblance.

— L'*Union*, de Nice, nous apprend encore que M. Merklin, le célèbre facteur d'orgues à Paris et à Lyon, est venu la semaine dernière à Monaco pour donner ses instructions relativement à l'installation de l'orgue de l'église Saint-Charles, construit dans ses ateliers de Lyon. Les quatre cloches également destinées à la nouvelle église de Moulins sont arrivées ces jours derniers. Elles sortent des ateliers de M. Burdin aîné, dont l'habileté est connue au loin. Quand l'orgue sera placé, on procédera solennellement à une double cérémonie : l'inauguration de ce bel instrument et au baptême des cloches.

— L'ouverture du théâtre de Monte-Carlo se fera en décembre avec Mme Devriès, qui doit chanter huit fois pour cent mille francs. Mme Devriès travaille le répertoire italien avec le maestro Olivieri.

— Jadis, des Altesses sur les bancs de collège étaient un événement. Nos braves princes d'Orléans nous en donnaient, nous croyons, la primeur. Il paraît que cela devient aussi héréditaire, puisque le 8 octobre, LL. AA. II. le prince héritaire et le prince Louis ont quitté le château de Marchais, à Monaco, pour se rendre à Paris, où, le lendemain, le prince Louis a fait sa rentrée ni plus ni moins que les autres potaches, au collège Stanislas, comme demi-pensionnaire, dans la classe de cinquième.

— Dans l'*Express* du 30 octobre :

Mme Dorran-Lalande vient d'arriver à Marseille, venant d'Egypte, à bord du *Madura*. Nous croyons utile de rappeler en peu de mots

l'odyssée de cette vaillante femme. Dès que le choléra s'est déclaré en Egypte, Mme Dorran-Lalande demanda au ministre l'autorisation de se rendre sur les lieux du fléau pour le combattre. Elle partit munie de lettres de M. Challemel-Lacour pour nos agents consulaires, et de recommandations de M. de Lesseps pour les hauts personnages du canal de Suez.

Dès son arrivée, les fièvres la prirent dans le delta du Nil. Elle se remit tant bien que mal, et courageusement alla au Caire, à Port-Saïd, à Alexandrie, fit partout son devoir et après avoir contribué, dans la mesure de ses moyens, à l'extinction du fléau, elle revint en France où l'attend certainement une récompense digne de ses mérites.

Pour toute péroraison, le chroniqueur du *Zig-Zag* demande si le *Madura* ramenant notre « Française » fut celui que prirent le consul allemand et le consul anglais, l'un s'en sauvant pour de bon, l'autre pour revenir aux émoluments « quand ce serait tout fini ».

— On annonce le mariage du comte Emmanuel de Coëtlogon, ancien préfet de l'Ain, de la Haute-Vienne et du Loiret sous l'Empire, avec Mme de Lauerbach.

Lyon. — M. Gacon, pharmacien à Ambérieu (Ain), et Mlle Goutard, rue des Remparts-d'Ainay, 24.

Nantua. — La Société des Touristes Bugeysiens s'est rendue dimanche, en promenade militaire à Châtillon-de-Michaïlle, où elle a été reçue à son arrivée par la fanfare de cette ville.

A midi, banquet à l'hôtel Joliet. M. le maire de Châtillon avait bien voulu y prendre part. Deux toasts ont été portés, l'un à la ville de Châtillon et à ses représentants par M. L. Cabanet, président des touristes, l'autre par le maire, M. Juvénolon à la jeune société.

A deux heures, la Société des Touristes s'est rendu à l'Hôtel-d-Ville pour saluer M. le Maire qui lui a offert un magnifique bouquet.

A la suite, séance de gymnastique donnée par le bataillon des touristes. On a particulièrement remarqué l'adresse et l'agilité de M. Ordinaire, fils de l'ancien député.

Les Châtillonnois ont offert à nos compatriotes une cordiale et bienveillante hospitalité.

A 9 heures du soir, la Société des Touristes faisait sa rentrée dans nos murs, au milieu d'une foule sympathique qui était allée spontanément à la gare, pour la recevoir.

M. Mercier, député, s'est fait inscrire comme membre honoraire de la Société... c'est d'un bon citoyen et d'un homme intelligent.

(L'Express).

Mercredi débuta à Lyon, aux *Huguenots*, dans le rôle de Bois-Rosé, un nouveau ténor, M. Desflaches. Enfin, celui-ci CHANTE ! et si nous tenons compte de l'emotion forcée d'un premier assaut au travers de circonstances aussi défavorables pour les acteurs *tutti quanti*, nous n'exagérons rien en affirmant que M. Desflaches s'est montré des plus acceptables. Courage ! si nos quasi amateurs, osant se poser en maîtres eussent eu la moitié de la méthode et du larynx du Bois-Rosé en question, les habitués de l'opéra ne fussent pas devenus littéralement enragés aujourd'hui.

Avis à qui de droit.

ERUAL.

Le 24 septembre, ont eu lieu à Paris les examens d'admissions dans la classe du violon du Conservatoire.

Sur 94 élèves qui se sont présentés, deux seulement ont été admis : Avec le n° 1 : Marie Dupont, la gracieuse violoniste que le public a maintes fois applaudi cet été au Concert-Bellecour.

Le n° 2 est encore un de nos compatriotes : M. Guillaume Tuy, qui, lui aussi, s'est fait apprécier des dilettanti, dans les fêtes musicales de Luigini.

Tous deux entrent dans la classe de M. Massard.

Voici deux jeunes artistes qui font honneur à notre Conservatoire.

On parle cette semaine de la mort du romancier capitaine Mayne-Reed. Nous en reparlerons.

C'est par erreur qu'on a annoncé la nomination de M. Aubert à la sous-préfecture de Villefranche ; c'est à Trévoux (Ain) que notre aimable fonctionnaire réside.

FURET.

LA VÉNUS ENDORMIE

— Alors, mon cher Evariste, c'est bien entendu ; mon père et moi nous t'attendons mardi, sans faute.

— Comptez sur moi. Je ne saurai vous faire attendre vainement.

— Surtout, viens de bon matin.

— C'est mon plus grand désir, car je veux avoir le temps de faire un tour de campagne.

— C'est cela ! mais le train va partir. Je te quitte. Au revoir !

— A mardi !

Et mon excellent ami, Calixte de Champerval, s'éloigne de la salle d'attente suivant la longue file des voyageurs qui se dirigent vers le train.

Deux minutes après, la vapeur l'emporte dans la direction de Chatou.

Onze heures sonnaient.

Réveillé en sursaut par mon réveil-matin, machinalement je me jetai en bas de mon lit. Ce mouvement brusque et énergique fut le seul que je fis.

Malgré l'heure avancée, mon sommeil n'avait pas été de longue durée. Pensez donc, il était près de six heures, quand le matin, je pensai à réintégrer dans ses pénates ma personne grugée par la fête de nuit à laquelle elle s'était livrée.

Assis sur le bord de mon lit, je taquinai des mains mes paupières alourdies qui réclamaient un plus long repos. De plus, un violent mal de tête me tourmentait le cerveau.

L'intention de prolonger mon séjour au lit me vint, quand je me rappelai la promesse que j'avais faite à Calixte.

C'était bien mardi, manquer à ma parole me paraissait un affront. D'ailleurs, l'air pur des champs devait, à mon vais, chasser le malaise dont j'étais le peu flatté possesseur.

Non sans nonchalance, je me mis à ma toilette. Le courage me manquait. Je tournai, je virai dans mon étroite chambre d'étudiant, bâillant à chaque seconde, indécis sur ce que je devais faire, changeant un objet de place pour l'y rapporter un moment après, agissant comme un homme qui a passé la nuit loin de chez lui, donnant à l'orgie le corps que réclame le lit.

Enfin il était trois heures quand je m'éloignai de la rue Cujas. Le temps de manger et de me rendre à la gare Saint-Lazare, il en était cinq.

Une heure après je frappai à la porte de la villa de Champerval, située sur le bord de la Seine, près du pont de Chatou.

Ce fut Calixte qui vint m'ouvrir.

— Enfin, te voilà, me dit-il, heureusement que tu me promiss de venir de bon matin. A part ça, comment va ?

— Pas trop fort, un mal de tête affreux me tourmente depuis ce matin. Sans lui, ma promesse eut été respectée.

— As-tu besoin de quelque chose pour te remettre ?

— Oui, le grand air je crois me sera favorable. Quand j'aurai vu le baron de Champerval, tu me conduiras, si tu veux, sous les bosquets, près de la Seine.

— Mon père n'est pas visible pour le moment, partons donc tout de suite.

Brasés-sus, bras dessous, Calixte et moi nous nous dirigeâmes en causant à travers les allées soigneusement sablées de la villa.

J'appris que M. Buraindur, un statuaire du plus grand mérite, médaillé au dernier Salon, venait de livrer la *Vénus endormie*, une superbe statue en marbre, dont il était l'auteur. Il dirigeait

lui-même, avec le baron de Champerval, les travaux d'installation.

L'heure du dîner, retardée un peu par la présence de l'artiste, approchait.

Nous nous disposions à rejoindre la salle à manger, quand le baron et l'artiste nous apparurent.

Le baron me reçut avec sa courtoisie habituelle, puis me présenta à M. Buraindur.

Pour inaugurer notre connaissance, le statuaire sortit de sa poche un magnifique étui en cuir de Russie et me pria d'en tirer une superbe manille.

Je ne suis pas un fumeur enragé, loin de là, je ne puis fumer même une cigarette sans en ressentir un certain malaise. Refuser, c'était peut-être offenser l'artiste. J'accédai donc à son désir. Calixte et son père m'imitèrent, et dame, pour faire comme eux je me mis à fumer.

Je me repentis bientôt d'avoir singé les autres. Un tiraillement intérieur vint bientôt se joindre à mes élancements de cerveau. Sans la crainte de froisser M. Buraindur, j'aurais certainement jeté son cigare. Avec un entêtement stupide et ridicule je l'achevai.

J'entrai avec les autres dans la salle à manger excessivement mal à mon aise, une sueur froide perlait à mon visage, et malgré l'attrait des hors-d'œuvre étalés sur la table, une sortie au jardin me flattait beaucoup plus.

Malgré cela je m'aperçus d'un grand vide.

Agnès de Champerval, sœur de Calixte, n'était pas à la table. Vous vous expliquerez la peine que me causa son absence, quand vous saurez que j'étais épris de cette adorable personne. A différentes reprises je crus être l'objet des observations discrètes de cette jeune fille et je ne doutais pas un seul instant du genre de sentiment qu'éprouvait pour moi la fille du baron de Champerval. J'hasardai une question.

— Mademoiselle Agnès serait-elle souffrante, Monsieur le baron, que je ne l'ai pas encore aperçue ?

— Vous avez deviné, Evariste, Agnès est actuellement dans sa chambre confiée aux bons soins de Nannette.

J'eus l'envie de demander à la voir avant de partir, mais la crainte de paraître indiscret me laissa muet.

— Seriez-vous indisposé Evariste, me fit le baron, vous paraissez bien faible d'appétit.

Effectivement, depuis que mon potage était dans mon assiette, c'est à peine si j'y avais touché. De plus, la pâleur de mon visage et mon embarras, à tout ceil, dénotait assez ma position.

— Sortez, mon enfant, allez faire un tour au jardin, me dit le baron ; un peu d'air frais vous rétablira.

Sans me faire prier plus longtemps, je laissai le baron, son fils et le statuaire, et je gagnai le jardin anglais.

Il faisait déjà nuit, mais une nuit agréable. La pâle clarté de l'astre des nuits lançait ses reflets argentés sur la villa, éclairant poétiquement ses allées tortueuses, bordées de lilas, depuis longtemps dépourvus de fleurs.

Je me perdis sous leur feuillage encore épais, aspirant à pleins poumons l'air pur et réparateur, ravi de la douceur et de la sérénité de ce soir de septembre.

Me sentant mieux, je regagnai la société que j'avais forcément abandonnée ; mais au lieu d'être à l'entrée ordinaire de l'hôtel, je faisais face à une petite porte de derrière. J'entrai néanmoins par cette issue, car depuis longtemps je connaissais la disposition de l'habitation.

Je suivis un magnifique corridor et je parvins à une porte.

Je frappai, je tournai le bouton et j'entrai. Je n'étais pas à la salle comme je m'y attendais.

J'avais pénétré dans un salon dont l'existence m'était inconnue.

Les tentures et les rideaux des gigantesques fenêtres, soigneusement écartés, permettaient à la lune de pénétrer dans le salon où toute autre lumière était absente.

J'allais me retirer ; mais une masse blanche, du fond de la salle, attira mon attention.

Je regardai et, ô surprise !... je crus dévisager un corps, une femme complètement nue, se reposant sur le côté. Je m'attendais à m'entendre ordonner de gagner la porte ; un monsieur pour une dame ainsi vêtue est plus que gênant. Pourtant aucune parole ne vint frapper mon oreille.

— Elle sommeille, me dis-je, mais alors je ne la gêne pas ; eh bien ! je reste !...

Et plongeant le regard au fond du salon, je contemplai ce corps plus blanc que la neige, plongé dans un repos idéal, sans que le moindre souffle ne fasse tressaillir sa poitrine superbe.

Poussé par une force irrésistible, troublé par l'émotion, j'approchai de la dormeuse.

— Mais c'est Agnès !...

Cette pensée m'arrêta court.

— Je n'en puis douter, me dis-je, en regardant la masse blanche, c'est bien elle ; nulle autre ne peut avoir un corps aussi finement modelé !... Mais pourquoi repose-t-elle donc ici, le baron m'a dit qu'elle était souffrante !... Serais-je dans sa

chambre, par hasard !... Que va-t-elle dire si elle se réveille !... Honteuse d'avoir été vue en cette situation, elle appellera. M. de Champerval viendra, me flanquera à la porte comme un fat !... Calixte me retirera son amitié !... Pour éviter un tel scandale, il faut qu'au plus vite je m'éloigne d'ici.

En même temps je regagnai la porte.

— Pas avant de l'avoir embrassée, dis-je tout bas, avec une rage sourde.

Je m'élançai vers la dormeuse, la tête en feu ; mes bras, agités par la fièvre, enlacèrent bientôt le cou de la fille du baron de Champerval, et mes lèvres brûlantes se posèrent sur les siennes !...

O stupeur !... son corps était glacé... Mon étreinte pouvait la réveiller ; point !... elle restait dans mes bras, froide comme un cadavre !...

— Grand Dieu !... m'écriai-je, l'esprit hanté par une sinistre supposition, serait-elle morte !...

Comme un fou je m'élançai hors du salon en criant :

— Agnès est morte !...

A mes cris, le baron, Calixte et le statuaire sortirent précipitamment de la salle à manger.

Pendant ce temps, je courrais à la cuisine.

— Elle n'est peut-être qu'en syncope !... des compresses peuvent la ranimer.

Sur la table était un litre de vinaigre ; sans prendre le temps d'en verser dans un vase, je saisis le litre, je pris la première serviette venue, je m'empare d'un sceau plein d'eau et de plusieurs autres objets placés sous ma main.

Avec cet attirail, je me dirigeai vers le salon.

Le baron, Calixte et M. Buraindur étaient rassemblés dans le corridor. Nannette, la servante, un flambeau à la main, descendait du premier. Agnès en peignoir la suivait !...

A sa vue, je restai cloué sur place, la bouche béante, le regard interrogatif... C'était donc une autre qui gisait dans le salon ?...

En me voyant avec mes munitions, tous se mirent à rire.

— Vous riez, vous !... m'écriai-je irritée, et dans cette pièce, une femme se meurt !... Peut-être même n'est-elle plus qu'un cadavre !...

Du coup, l'hilarité fut à son comble. Calixte, pourtant, s'approcha de moi, me mit la main sur l'épaule et me dit :

— Dépose tes provisions, mon cher Evariste, et reviens de ton émotion ; ce que tu as pris pour un cadavre, c'est la *Vénus endormie*, l'œuvre de M. Buraindur.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, je quittai la villa de Champerval au plus vite, me promettant bien de n'y jamais revenir.

Quand je me rappelle cette aventure, je ne puis m'empêcher de me dire :

— C'est égal, ça n'est pas agréable d'admirer des statues de marbre quand on a la tête en feu... C'est étonnant ce que ça jette un froid !...

Henri GIRARD.

Bellême, septembre 1883.

ETUDES LITTÉRAIRES

II

Le Théâtre sous le Chêne (1)

Dans l'histoire de la Littérature on rencontre deux hommes pour qui l'existence d'aventures fut la source du génie. La comédie réelle de la vie leur apprit la comédie fictive de la scène. A force de se mêler en réalité à tous les drames du monde, ils surent en construire d'imaginaires. Les passions éprouvées leur montrèrent à rendre les passions feintes. Ils ne firent que changer de théâtre ; les sentiments et les actes restèrent les mêmes pour eux. Le décor seul fut modifié ; les toiles peintes remplacèrent le grand air ; mais les personnages ne varièrent point ; les mêmes hommes avec lesquels ils avaient vécu et qu'ils avaient trouvés, l'un, méchants et terribles, l'autre, ridicules et niais, ils les posèrent sur leurs planches et dirent à leurs spectateurs : Pleurez ou riez ! C'est toujours la vie ! C'est toujours l'humanité !

L'un et l'autre furent comédiens et chefs de troupe ambulante. L'un, vivant dans un siècle encore grossier, dans un pays qui avait en partie gardé la rudesse primitive de son origine, participa de cette dureté, mais de cette grandeur. Il montra brutalement l'homme comme il le voyait, sous son côté noir, quoique éclairé par la lumière de son génie. L'autre fut plus raffiné. Vivant dans un siècle postérieur, plus civilisé, trop civilisé peut-être, il peignit une société moins sauvage, plus dorée, plus humaine dans le sens ordinaire, où les drames de sentiment se résolvèrent pour lui en rires plutôt qu'en coups d'épées, où l'on versait plus de larmes d'amour que de sang de combat. On a deviné Shakespeare et Molière.

Le premier est le plus original des deux, non le plus parfait comme art. Rien n'est aussi primesautier que l'un, aussi vrai que l'autre. Shakespeare ne reçut qu'une éducation médiocre. On croit qu'il savait un peu de latin, puisqu'on trouve dans ses compositions les mots : *exit, exeunt, dramatis personæ* et peut-être aussi l'italien,

(1) Un volume in-18 jésus de 305 pages, par Ernest Prarond, 1883, chez Alphonse Lemerre, Paris, passage Choiseul, n° 27-31.

puisque'il imita les conteurs de ce pays et tira plusieurs de ses pièces comme *Roméo et Juliette*, *le Juif de Vérone*, *Othello*, des récits d'amour et de gloire des charmants narrateurs du pays du soleil, à moins qu'il n'ait eu entre les mains des traductions anglaises des Novellieri italiens. Il mena toujours une vie sombre et vicieuse. Ses admirables sonnets reflètent des sentiments à peine honnêtes ; à travers leurs imitations, également italiennes, ils laissent voir une existence traînant toujours dans les bas-fonds de la société et dont les actes comme les émotions n'ont rien d'élevé dans leur intensité ardente, de noble dans leur profondeur réelle. On a dit que la reine Elisabeth professait pour l'acteur William la plus haute estime et qu'il comptait de puissants protecteurs dans la haute aristocratie anglaise. C'est peut-être vrai, cependant le malheureux comédien de Southwark et du Globe de Londres ne ressentit guère les effets des bonnes grâces royales ni de l'amitié des Lords. L'étiquette britannique le tint toujours à distance et s'opposa à des relations amicales et vraiment utiles. Le compositeur sublime, cabotin, misérable, mourut pauvre à Newplace et son mausolée de Westminster couvrit l'ombre d'un infortuné, oublié, sinon de la renommée et du monde, du moins de la prospérité et, qui plus est, du bonheur.

Molière fut un autre homme. Sa destinée, sans être plus heureuse fut différente. Il reçut une éducation de bourgeois riche. Gassendi lui enseigna la philosophie. Les Jésuites lui apprirent les Belles-Lettres, le latin, l'italien même un peu d'espagnol. Il vécut dans la familiarité des princes et fut admis dans les palais. Le soleil-roi de ce temps le couvrit de ses rayons. Sa protection fut assez efficace pour l'arracher à toutes les étreintes de la mauvaise fortune. Louis XIV fit dîner chez lui M. Poquelin de Molière parce qu'il l'aidait à abattre par le ridicule cette noblesse que le maître dominait par l'épée et ruinait, réellement par les guerres, moralement par l'asservissement des charges de cour. L'auteur du *Misanthrope* montra dans son miroir les grands seigneurs qu'il fréquentait, chez eux comme au théâtre et dont l'un, M. de Montalant, épousa sa fille. Son goût épuré, son esprit sagace, son observation juste, se sont associés, en un mélange merveilleusement réussi, à la vérité des caractères, à l'intérêt de la fable, à l'émotion des situations, au pathétique des sentiments, à la vie des portraits, à l'élégance continue du style, à la beauté inspirée de la langue. Qu'il y a loin de là au rude William ! Quel chemin la *Comédie* et l'esprit humain ont parcouru de 1589 à 1664 et de Statford à l'hôtel du prince de Conti !

Quelle comparaison peut s'établir jamais entre le grand acteur, Alceste et le triste spectre d'Hamlet, entre le poète délicat et celui qui, quoique armé d'un idiome peu musical, montra un talent plein de force dans sa sauvagerie, de fécondité dans son dérèglement de naturel dans sa recherche, de sublime dans sa simplicité, et qui, sans se soucier du bon goût, qu'il ne soupçonnait même pas et des règles d'art, dont il n'avait aucune notion, produisit, comme on l'a dit, des monstres admirables, où les irrégularités grossières composent des merveilles, les absurdités barbares des chefs-d'œuvre incomparables, où l'homme lui-même apparaît, lumineux, nu, olympien ? Actions inouïes jusque là, scènes prodigieuses de vérité, situations rendues poignantes par l'exactitude, morceaux éblouissants, enqui l'âme éclate et la vie ruisselle, pensées grandioses et inattendues, sentiments nobles et émouvants, péripéties touchantes et troublantes, tout s'y trouve en un chaos quasi-divin. Ah ! le vieux Will était un grand homme, comme le disait un critique après avoir écouté la musique de l'Hamlet de Verdi.

Il s'agit ici de Shakespeare avant tout ; mais le cygne de Stratford-sur-Avon nous pardonnera bien d'avoir parlé en même temps du du tapissier-comédien du roi Louis XIV.

M. Ernest Prarond est homme de talent et justement réputé. Il nous expose son dessein dans ces lignes de la préface : « Les accessoires non trop commun des lieux où j'ai vécu particulièrement avec Shakespeare m'ont fourni un bon symbole et un titre vrai. — Un chêne transplanté d'un bois dans un jardin m'a vu maladroitement découper sur un banc rustique deux feuilles du chêne de Stratford-sur-Avon. (Etudes sur Shakespeare). — Les vieux chênes cerclés de fer de Djurgarden m'ont vu reprendre et déchi- queter ces deux feuilles pendant un calme mois d'août passé près du lac Moelar. Ces chênes contemporains d'Eric le Saint... encourageaient les corrections du drame... Tenter œuvre de littérature sous le couvert formidable de Shakespeare est plus véritablement encore demander protection et conseil aux bras étendus, au feuillage solide d'un chêne... Cent motifs semblent surgir de chacune des créations de Shakespeare, et des interprétations presque spontanées se pressent sur chacune de ses œuvres... L'inventeur complet suffit dans les mêmes œuvres au théâtre et au livre. — Puisse ce qui a pu pénétrer de Shakespeare dans ces essais y faire l'office d'un aromate dont l'odeur ne s'épuise pas ! »

Puis, après avoir parlé de Pindare, de Théocrite, de Ronsard, de Corneille, de Chénier, M. Ernest Prarond termine ainsi : « Citer ces noms autrement que comme appui dans une thèse désintéressée, dépasserait toutes les mesures de l'outrecuidance. Je reviens en toute humilité au *Théâtre sous le chêne*, qui m'a donné pendant quelques semaines le plus grand bonheur de ce monde, la vie isolée avec le grand génie pour compagnon. — Jean et Falstaff sont modestement des variations sur Shakespeare. »

Ce ne sont donc ici ni des traductions, ni des imitations, mais des émanations. L'auteur explique dans ses Notes quelle part lui revient et quelle reste à son maître ou modèle. « Le caractère du roi Jean est le seul que j'aie modifié dans ces variations, afin de me rapprocher autant que possible de la vérité historique. Par la même raison, j'ai profité de tout ce que m'offraient les données de Shakespeare pour remettre le caractère du roi de France dans un jour plus juste, pour nous surtout en France. »

Et plus loin : « Falstaff fait naturellement penser au théâtre italien. Les *Merry Wives* sont une improvisation des *Gelos* sur la scène de Macbeth. Maître Ford est une parodie d'Othello. — Falstaff, comme je l'ai compris, est vicieux, sans être un méchant homme... Aussi n'est-il pas définitivement joué, bafoué, mis à quia dans *Henri IV* ou dans les *Joyeuses commères* que par des gens de cœur ou par des femmes que leur vertu met en dehors de son cercle d'études... Ces principaux traits du caractère de Falstaff autorisent à rajeunir Mistress Ford, sans rendre trop invraisemblable les prétentions du gros chevalier... J'espère avoir sauvé les convenances autant qu'il est nécessaire dans une charge de cette proportion..... »

En somme, M. Ernest Prarond a composé en vers français deux longs drames, l'un, *le roi Jean*, porte le même nom que celui de Shakespeare ; l'autre, Falstaff, est édifié en partie avec le *Henri IV* et les *Joyeuses commères de Windsor*, du dramaturge anglais, sauf la part d'invention du français, qui n'est appréciable que par une comparaison scène à scène.

M. Ernest Prarond est un auteur original, distingué, personnel, qui fuit le banal et le convenu, qui a horreur des vieux sentiers et ne dit rien comme tout le monde. Il est maître en versification et rimeur de première qualité.

Certains esprits fâcheux demanderaient peut-être un peu plus de clarté et de simplicité dans ses ouvrages ; mais telle est la tournure de son génie. Il est ainsi ; on ne saurait le changer.

D'ailleurs c'est un écrivain.

Louis de la VALLÉE.

UN AMI VÉRITABLE

SONNET

Rien n'est si précieux qu'un ami véritable ;
J'en avais un pourtant que je pleure aujourd'hui :
Il n'était pas de ceux que l'intérêt conduit
Et qui viennent chez nous pour se griser à table,

Qui nous volent peut-être et nous quittent sans bruit,
Quand survient l'infortune à l'aspect redoutable ;
Non, le mien, quand j'avais si besoin d'un appui,
Constamment m'a prêté son concours charitable.

Comme pour un service il ne réclamait rien,
Il fut toujours fidèle, et termina sa vie
En exposant son corps pour défendre le mien.

O vous tous qui donnez, lecteurs, hommes de bien,
Vos regrets les plus doux à l'amitié chérie,
Ne vous étonnez point si je pleure mon chien !

Guillaume MAGNIN.

Les Théâtres

I

LE DIRECTEUR. — Un homme charmant, seul et taciturne dans son cabinet, a l'air de penser à quelque chose.

On frappe.

LE DIRECTEUR, avec une mauvaise humeur marquée : Entrez !

Un homme vague se présente, respectueux mais fier, affectant de n'avoir pas l'air d'un garçon de bureau.

LE DIRECTEUR. — Avec encore plus de mauvaise humeur. — Que me veut-on !

L'HOMME. — C'est ce monsieur, monsieur ; ce monsieur de l'autre jour.

LE DIRECTEUR. — Quel monsieur ? quel autre jour ?

L'HOMME. — V'là sa carte, monsieur.

LE DIRECTEUR. — Ayant lu, terrible. — C'est ça ? Un auteur ? Vous savez bien la consigne, pourtant. Des auteurs jamais. Allez !

L'HOMME, sortant, à demi-voix. — J'ai vu dire que Monsieur est en conférence.

II

LE DIRECTEUR, redemeuré seul et toujours taciturne, continue à avoir l'air de penser à quelque chose.

On frappe.

LE DIRECTEUR, avec une mauvaise humeur plus marquée. — Entrez. Que me veut-on encore ?

L'HOMME. — C'est ce monsieur, monsieur ; ce monsieur de l'autre jour ?

LE DIRECTEUR. — Quel monsieur ? quel autre jour ?

L'HOMME. — V'là sa carte, monsieur.

LE DIRECTEUR. — ayant lu, jupitérien. — C'est ça ? Un acteur ? Vous savez bien la consigne, pourtant. Des acteurs, jamais. Allez !

L'HOMME, sortant, à demi-voix. — Je vais dire que Monsieur est en conférence.

III

LE DIRECTEUR, re-redemeuré seul, et toujours taciturne, continue à avoir l'air de penser à quelque chose.

On frappe.

LE DIRECTEUR, avec une mauvaise humeur touchant au paroxysme. — Entrez ! Toujours vous ! Ça ne finira donc jamais ! Que me veut-on !

L'HOMME, sûr de son effet. — C'est le marchand de billets, monsieur.

LE DIRECTEUR, subitement irradié, se levant : — Le marchand de billets ! Fais entrer, mon ami.

(Beaumarchais)

Jules de MARTHOLD.

POÉSIE

Lorsque parfois dans la prairie,
Je vais la joie au fond du cœur,
Cueillir pour vous, ma brune amie,
La marguerite, tendre fleur
A la frêle et blanche corolle,
Oh ! je compare avec raison
Cette blancheur à l'aurole
Qui couronne votre beau front.

Puis si je vais aussi, Thérèse,
Dans les sentiers fleuris des bois,
Ramasser et goûter la fraise,
Je me demande quand je vois
Ces doux fruits aux couleurs vermeilles,
Si vos lèvres n'ont pas vraiment
Des beautés, des grâces, pareilles
A celles de ce fruit charmant.

Quand je contemple les étoiles,
Par une belle nuit d'été
Sans nuages pareils aux voiles
Venant altérer leur clarté,
Je crois alors, ma toute belle,
Que chaque étoile a moins de feu
Et moins d'éclat que la prune,
La prune de vos beaux yeux.

A. D'ATRAVEL.

CHOSE TRISTE

Vous qui passez, quand il fait noir,
Sous ma fenêtre, chaque soir,
Attardés, éclatant de rire
Oh ! fuyez les sons de ma lyre !

Où sont les vertes frondaisons
Des bois, géants gorgés de sève,
Et le champ bleu des horizons
Par où s'en vient quand il se lève.

Le Soleil, prince aux cheveux d'or ?
— Oh ! dites-moi, qu'est devenue
La nuée où la nuit, s'endort
La Blonde Lune, gorge nue ? —

A qui maintenant, dites-moi,
Parlera la Muse amoureuse —
Les nuits sont tristes, il fait froid...
— Et la Pauvrette est bien peureuse...

Où donc veux-tu que nous allions
Dans nos promenades muettes,
Tout grelottants dans nos haillons ;
Toi, la Muse, et nous, les Poètes ?

Plus rien ne reste dans les champs,
Les moissons d'or sont disparues ;
Le ciel est morne... tous les chants
Meurent tristes, au fond des rues...

C'est le temps où chacun a faim,
Où chacun a besoin d'aumône,
Le mendiant, d'un peu de pain
Et la petite fleur d'automne

D'un rire et d'un rayon-vermeil,
— C'est le temps, ô fille légère,
Où tu veux un peu de soleil
Et les Morts... un peu de prière !

O ma petite, à deux genoux
Sur le tombeau de la Famille,
Et vous, chers Morts, priez pour nous,
Pour le poète et pour sa fille !

Peut-être un rayon ira-t-il
Vous rappeler votre jeunesse ;
— Mais nous attendons qu'en avril,
Le rire ou le soleil renaisse !

Vous qui passez quand il fait noir,
Sous ma fenêtre, chaque soir,
Attardés, éclatant de rire ;
Oh ! fuyez les sons de ma lyre !

Raoul HUBERTY (de Sarlat).

Celles qui osent. — Un titre aussi audacieux que le volume ou René Maseroy a raconté l'histoire de ces petites femmes, aussi jolies que dépravées, qui font des papillottes de leurs contrats et ne savent qu'inventer pour mieux agenouiller les hommes à leurs petits pieds.

C'est comme le prélude des procès scandaleux qui sont peut-être déjà inscrits au rôle et nous égayeront cet hiver, et bien des blondes pécheresses se reconnaitront comme dans un miroir, dans ces chapitres un peu immoraux, mais écrits avec un talent si subtil et si moderne.

Guy de Maupassant a ajouté à *Celles qui osent* ! une sorte de paradoxe sur l'Amour, très-alléchant mais très-risqué, et que nous ne saurions recommander aux maris vigilants.

De piquantes vignettes de Kauffmann illustrent ce joli volume paru dans la *Bibliothèque illustrée* des éditeurs Marpon et Flammarion.

LES VIOLETTES

Oh ! garde-les longtemps, garde-les pour la vie
Ces souvenirs charmants, jeune et fol amoureux,
Ces violettes d'amour que la main d'une amie
A mises dans ta main au moment des adieux.

Il ne faut pas laisser toutes les roses blanches
Se faner sans garder leur parfum sur ses doigts,
Il ne faut pas laisser se dépouiller les branches,
Leur voir livrer au vent leurs feuilles dans les bois.

Voir s'envoler au loin les colombes aimées,
Laisser s'enfuir jeunesse, amours, gaité, plaisir
Avec les blonds essaims de ses jeunes années,
Sans en garder longtemps un touchant souvenir.

C'est vrai, du vin des ans les coupes sont remplies
Mais le chant du festin ne braira pas toujours ;
Les roses sur ton front seront bientôt flétries
Et les myrtes séchés : les beaux jours sont si courts !

Les beaux jours sont si courts ! Déjà le vent d'automne
Bien triste vient chanter durant ces claires nuits,
Jeune homme tu le sens, avec la feuille jaune
Les beaux jours pour longtemps déjà se sont enfuis.

Oui, moments de plaisir et courses printanières,
Doux baisers échangés avec l'ivresse au front
Tout s'est évanoui, mais ces heures si chères,
Ces violettes d'amour te les rappelleront

Et quand bien des soleils auront lui sur ton être,
Que bien des jours auront vu passer et renaître
Bien de joyeux printemps avec bien des lilas ;
Quand pour un autre enfin l'hymen, âpre faucille,
Aura depuis longtemps cueilli la jeune fille
Que tu voyais jadis suspendue à ton bras ;

Lorsque plaisirs, espoirs, rêves de toutes sortes
Tout aura disparu, lorsque les feuilles mortes
A l'automne des ans borderont le chemin ;
Quant la neige des jours, qui sur tout s'accumule,
Aura blanchi ton front ; aux chants du crépuscule
De ce jour qui pour lors sera sans lendemain ;

En revoyant ces fleurs, doux parfum de ta vie,
Derniers restes aimés de tes jours de folie,
Tu sentiras ton cœur se gonfler oppressé ;
Le vent des souvenirs viendra courber ta tête
Et comme on fait toujours au soir d'un jour de fête,
Tu rêveras, songeant à ton joyeux passé.

Alors te reviendront autant de songes roses :
Elle ! ses grands yeux noirs qui disaient tant de choses ;
Alors des pleurs d'amour obscurciront tes yeux
Tous ces sanglots du cœur sont pour nous pleins de charmes
Et ces mots viendront bruire au milieu de tes larmes :
Mon Dieu qu'elle était belle et que j'étais heureux !

LOULOU.

Grenoble, 7 octobre 1883.

Théâtre des frères Grégoire. — Cours du Midi.

— Tous les soirs, spectacle varié.
A partir de samedi 27 courant, la *Fille du Tambour-Major*, dont nous rendrons compte.

LIQUEUR DES DAMES (Voir les annonces à la quatrième page).

PARDESSUS FANTAISIE

BIEN DOUBLÉS

à 25, 35, 48, 55

et 70 fr.

A BELLE FERMIERE
COMPLETS
Genre grands tailleurs
à 50 fr.

Rue de la République, 50, et rue Confort, 15, Lyon.

AU MAGASIN

A LA RENOMMÉE

44, place de la République, 44

on est assuré de trouver les chaussures de fine élégance qui ont le complément de toutes les belles toilettes de soirées, — Solidité, élégance, bon marché.

JEUX D'ESPRIT

Mot carré.

Mon premier est mesure de surface,
Mon second un quadrupède rongeur,
Avec mon trois qui tous les ans repasse,
Viennent les jours de l'ardente chaleur.

L. CHABERT.

Alpha-Omega. — Avec ceci, faire un proverbe.

E. Vico.

Enigme

Lecteur, si tu veux savoir
Où je suis, tu peux me voir
Sur la vergue du navire,
Sur les vieux arbres des bois,
Dans le verre où quelquefois
Ta raison chavire.

Solutions du numéro 45

Logographe : REMUS-OREMUS,

Mot carré :

N É R O N
É T A P E
R A P E R
O P É R A
N E R A C

Ont deviné : Un : bonné — L. Chabert. — Bispatte
— La bécard. — E. Vicq. — Jean-Claude Gon: aut
— 3 Grandoiles. — Epi — E. P. — O y fils.

**SPÉCIALITÉ DE COSTUMES
POUR ENFANTS**

Bébés, Fillettes, petits Garçons jusqu'à 10 ans

Mlle A. DAMÉ

Quai de la Guillotière, 18

TÉLÉPHONE

R. Huherty. — Avons cherché inutilement l'adresse
de ce journal; à bientôt pour votre pièce.
A-Z-B. — Pièce acceptée, dans la quinzaine.
Abonnement reçu. — M. Aug. B.
Bispatte. — C'était justement pour vous punir, car
une très jolie prime vous attendait à la rédaction.
Aymé DELYON.

MAISONS NOTABLES

Nous recommandons vivement à nos lecteurs les mai-
sons suivantes dignes de leur confiance.
ROBES ET CONFECTIONS Costumes pour Enfants.
Mlle J. DUMONT, rue
de Venissieux, 48, ancienne rue de l'Eglise, Lyon,
Villeurbanne.

TEINTURE ET DÉGRAISSAGE en tous genres.
MARET, 58, rue
Molière, près les cours Lafayette. Atelier: Cours de la Liberté, 61

CLINIQUE MAGNÉTIQUE dirigée par le magnétiseur
H. DURVILLE, boulevard
Voltaire, 163, Paris. Traitement des maladies rebelles par
consultation et correspondance. Par correspondance, il suffit
d'envoyer une mèche de cheveux du malade que personne
autre que lui n'a touchés Le lundi consultations gratuites
pour les indents.

A LA BELLE FERRIÈRE Vêtements confectionnés
pour hommes (voir en 4^e
page).

A LA SOUVERAINE Grands magasins de nouveautés
85, rue de l'Hôtel-de-Ville, place
des Jacobins et rue Confort.

Le Gérant : P.-M. PERRELON.

Lyon. — Imp. Ferrelon, grande rue de la Guillotière, 28

LAINES

Mohair, Persan, Saxe, Mérinos
ANGLAISE IRRÉTRÉCISSABLE
Robes et Manteaux d'enfants
Féeries et Fichus
A. ROYANE, rue de la Préfecture, 1

LIQUEUR des DAMES

Spéciale contre les Pertes de Sang, qu'elle
régularise. Indispensable contre les Maladies
de Matrice. Déviations. Règles doulou-
reuses. Suppressions accidentelles. Séchage.
Suites de Couches. Retour d'âge. Fluxions
blanches. — AGREABLE AU GOUT.
Dépôt général à Lyon: Pharm. ENJOLRAS
16, cours de Brosson, et toutes Ph^{ies}
GRATIS NOTICE EXPLICATIVE

Dans le cas de rhumes, bronchites,
catarrhes, nous recommandons le sirop
pectorale béchiques Boissonnet. —
Prix : 2 francs.

Dépôts dans toutes les pharmacies

Emplois vacants lucratifs

LA LISTE DES
EMPLOIS VACANTS
A Paris, en Province et à l'Etranger
Publiée par le Journal PARIS-AFFICHES
Feuille officielle d'annonces légales (5^e année)
Est envoyée tous les jours à titre
d'essai pendant une semaine contre 1 fr.
50 adressés en timbres ou mandats-poste
M. FORCADE, 45, rue de Trévise, Paris.

Extrait du Catalogue

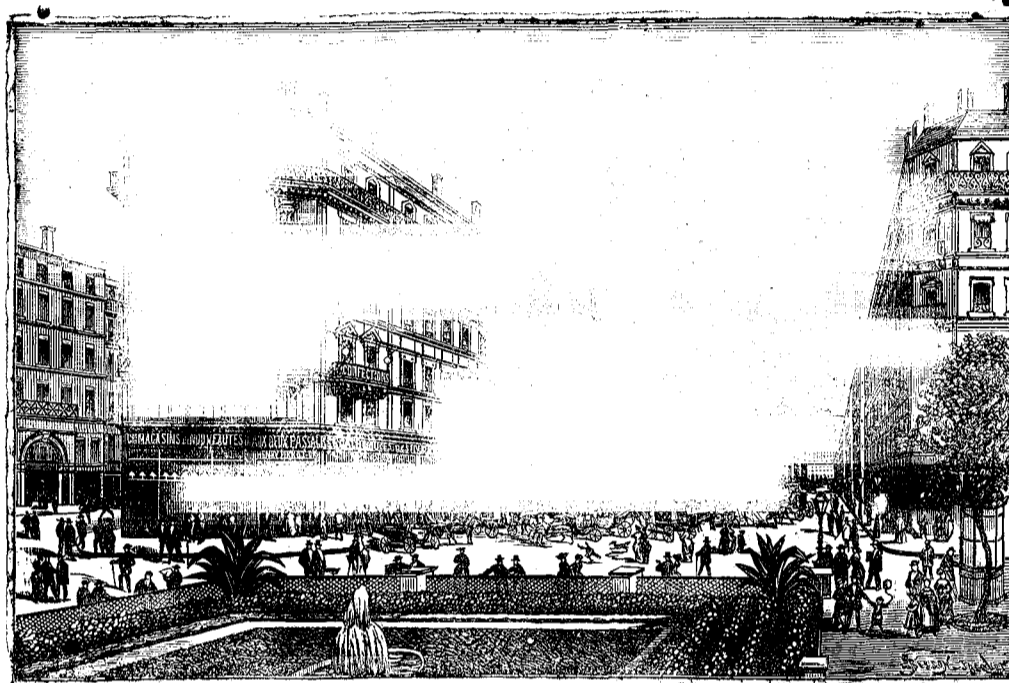
DE LA
LIBRAIRIE LÉON VANIER
Quai Saint-Michel, 19, Paris

ROMANS ET DIVERS

Le Portefeuille d'un Journaliste, par Hippolyte Lucas. Un vo-
lume de nouvelles. Prix... 3 fr. »
Un Détournement de Mineure,
par Paul Timon. Un volume in-18, bro-
ché..... 3 fr. »
Deux Amours, par Jules Maurie (2^{me}
édition). Un volume in-18, bro-
ché..... 3 fr. »
Petite Zoologie parisienne. Un
petit volume humoristique. Prix :
broché..... » fr. 50
Drame mystérieux, par Guy de
Charnacé. Un volume in-18. 3 fr. »
**Madame de Maintenon et sa
famille**, Lettres et documents inédits,
publiés par Honoré Bonhomme. In-18,
broché..... 3 fr. »
**Scènes de la vie des camps et
des bivouacs hongrois**, par
Philarète Charles. Un volume in-18,
broché..... 3 fr. »
Contes à dormir debout, par
Auguste Vitu, Un volume in-18, bro-
ché..... 3 fr. 50
Mes cachots, par Lullier. Un volume
in-18, broché..... 3 fr. 50
Tador Frissemuche et Patata,
par Charles Habenech. Un volume in-18,
broché..... 3 fr. »
Portraits de femme, par Selden,
prix..... 3 fr. 50
(Envoi franco contre la valeur en tim-
bres-poste ou mandat)

AUX DEUX PASSAGES

TRousseaux ET AMEUBLEMENTS



COrbeilles DE MARIAGE

Grands Magasins de Nouveautés

ASSORTIMENTS CONSIDÉRABLES DANS TOUS LES ARTICLES

**LA MAISON
AU BON MARCHÉ**

Place Saint-Nizier, 5, et rue Centrale, 2

Prévient sa nombreuse clientèle de la fermeture de son magasin les
DIMANCHES et JOURS DE FÊTES. Les lundis et jours sui-
vants, mise en vente des Nouveautés de la saison. Comme
par le passé, on y trouvera un grand nombre de confections de tous
genres, costumes complets, fantaisies pour robes, châles
tapis et tartans, fourrures, toiles, draperies, soieries et
corbeilles de mariage. Le tout dans de TRÈS BONNES
CONDITIONS, afin de conserver son vrai nom

AU BON MARCHÉ

A LA PENSÉE

108, Avenue de Saxe, 108

Variétés de couronnes mortuaires dans
tous les prix. Arbustes métalliques pour
rimeuses. Couronnes et arbustes montés
sur fer galvanisé, inattaquables aux in-
tempéries,

INSTITUTION de DEMOISELLES

Place Morand, 17

A L'ENTRESOL

Ouverture d'un Cours prépa-
ratoire aux brevets, mardi, jeudi e
samedi.

La rentrée des classes est fixé au 1^{er} octobre

HYGIÈNE -- BEAUTÉ

POUR 4^{fr.} 75 PAR AN

PLUS DE FAUSSES DENTS -- PLUS DE GENCIVES ENGORGÉES

Par l'usage du Dentifrice de JACKSON, docteur américain

On s'assure la blancheur et la conservation de ses dents et on se préserve
l'engorgement sanguin des gencives
LE DEMI-LITRE Eau dentifrice JACKSON'S. 3 50) 4 75
LA BOITE . . . Poudre rose dentifrice JACKSON'S 1 25)
DÉPOT GÉNÉRAL A LYON
Chez **GUYOT, droguiste**, rue Saint-Dominique, 4

Fabrique d'encadrements en tous genres

DORURE ET MIROITERIE

J. FRENAY

4, Rue Confort

Angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville
LYON

Travaux artistiques. — Corniches et rou-
eaux pour cartes. — Cadres dorés et noirs.
Nettoyages de Gravures anciennes et mo-
dernes.

COMMISSION -- EXPORTATION

L'HIVER ARRIVE avec son cor-
tège de maladies, tout le monde a intérêt
à bien se soigner. Nous recommandons
le SIROP AU MIEL, de la Pharmacie
moderne de Lyon, 5, rue Sainte-
Catherine, qui guérit en deux ou trois
jours toutes les irritations de la poitrine
et des intestins; le flacon ne coûte que
2 fr. On le trouve dans toutes les phar-
macies.

LES INSECTES ET DAME JORDANNET

COMMUNICATION INTÉRESSANTE

(La plus grande discrétion est recommandée, car ce qui suit est un secret que je ne
veux confier qu'aux dames)

Parmi les maux innombrables dont est tributaire notre existence humaine, il es
une calamité entre toutes, dont on pourrait dire avec le Fabeliste, que si nous ne
mourrions pas toutes, toutes nous sommes frappées; c'est une véritable peste, c'est la
septième plaie d'Égypte qui se perpétue dans nos ménages, je veux parler de la plaie
des insectes.

Quelle est celle d'entre nous qui n'a jamais eu à déplorer les funestes effets des
ar. tes et des mites? Quelle est celle dont les rêves d'été n'ont jamais été troublés
Quelle est celle qui... oserai-je le dire? qui n'a jamais marché sur un... cafard!!!

Avant d'aller à la campagne, je veux que vous assuriez vos fourrures, lainages,
vêtements, ameublements, etc. — En un mot, avec vos des puces, punaises, des ca-
rds, des cousins, des moustiques, des mouches, des fourmis et tous autres insectes
et vermine? Écoutez Dame JORDANNET qui s'y connaît.

Allez à la pharmacie du Serpent, 32, rue Lanterne, et demandez la
POUDRE FOUROYANTE DES DALMATES

C'est la mort et la destruction complète de tous les insectes.
Vous n'en donnerez des nouvelles.

GUÉRISON GARANTIE

En cinquante jours de traitement régulier par le
S'adresser, pour
toute commande, à
la Pharmacie
PRINCE, cours
Lafayette, 6, Lyon.
Expédié franco par
la Poste.

PROTOBROMURE DE FER DE PRINCE
Anémiques, chlorotiques, Antichlorotique
Contre l'appauvrissement du sang, les déviations chlorotiques, les
douleurs, névralgies et hystrériques, les menstruations difficiles et
douloureuses; maigrir exagérée, épuisement, anémie, phthisie, etc.
Le PROTOBROMURE DE FER DE PRINCE assure une
guérison d'autant plus certaine qu'il est, par sa composition
(fer et bromure, propre à combattre et la maladie elle-même, et
les désordres nerveux (éréthisme, irritation), toujours liés à
ces affections, de la son immense supériorité sur
tous les autres médicaments. — Les SIROPS, pour les personnes délicates, qui
ont la digestion difficile, sont préférables aux pilules pour
commencer le traitement.

AVIS

M. Jules GREL
Grande rue de la Guillotière, 8 et 10 (en-
tressol), informe le public qu'il dispose d'un
choix très varié de conrounes provenant di-
rectement de sa fabrication.

DEMANDEZ
LA BIENFAISANTE LIQUEUR
AU
Bourgeon de Sapin
DE P. FÉLIX ET C^{ie}
7, rue Lainerie, 7
LYON

Le flacon de sirop :
3 fr. 50
Les pilules : 4 fr.
Se trouvent dans
toutes les pharmacies